



N° SAU/109 - 19 février 1972

L'EXPERIENCE RELIGIEUSE MUSULMANE A LA RECHERCHE D'UN NOUVEAU
LANGAGE :
REFLEXIONS D'UN MEDECIN EGYPTIEN :
LE Dr. KAMIL HUSAYN

Marc Chartier

"J'aimerais pouvoir convaincre les hommes que mettre son point d'honneur à être athée, nier le Mystère et renier la Droite Guidance que donne la foi au Mystère, j'aimerais pouvoir les convaincre que tout cela a fait son temps et que l'athéisme est un manque dans l'intelligence et la nature de l'homme. Un manque que les humains doivent œuvrer à éliminer. Ainsi seulement, ils connaîtront la paix de l'âme. De cette seule manière, ils entreront dans leur Vallée Sainte, qui est le but de toute vie droite".

(Al-Wâdî l-muqaddas, p. 146)

C'est en ces termes que le Dr Kâmil Husayn (1) définit le but qu'il poursuit dans un récent ouvrage (2) que nous tenterons de présenter ici. Ambition démesurée d'un penseur qui outrepassé les limites de sa compétence ? Ou bien propos d'un sage qui a trop conscience de l'enjeu du débat et qui ne peut, lui, se taire face aux silences inavoués du "clergé" - qu'on nous permette ce grossier contresens - de l'Islam? (3). Avec un brin d'humour qui n'en recèle pas moins cependant son intention profonde, le Dr K. Husayn se contente de répondre qu'il ne s'agit plus actuellement d'expliquer notre foi à un cardinal... mais à un hippie !

K. Husayn n'en est pas à son premier essai. Ce médecin à la réputation mondiale n'a sans doute que peu de loisirs à consacrer à la composition littéraire. Mais son ouvrage *La Cité Inique* (4) fut considéré, dès sa parution en 1954 comme une date dans l'histoire de la littérature religieuse, en Égypte notamment. A l'heure à laquelle nous écrivons ces lignes, un dernier ouvrage, relatif à l'interprétation du Coran, est sous presse.

Le livre que nous proposons d'analyser ici se situe entre les deux. Il porte le titre suggestif de *al-Wâdî l-muqaddas - La Vallée Sainte*. Dans le Coran, (20,12 et 79,16), il est question de la "vallée sainte de Tuwa" qui fut le lieu de la première révélation divine faite oralement aux hommes, par l'intermédiaire du prophète Moïse, pour les conduire sur le Droit chemin. K. Husayn, pour sa part, décrit cette "Vallée" comme suit, en un langage très concis, qu'une traduction peut difficilement serrer de près :

"La Vallée Sainte est la portion de Terre, la fraction du temps, l'état de l'âme où tu t'élèves au-dessus de ta nature et de la nature des choses, au-dessus des nécessités de la vie, et même au-dessus des limites de la raison.

Elle est là où la foi que tu as en ce que tu crois fermement et sincèrement n'est contaminée par aucun doute, ni sous le coup d'aucune faiblesse. Là où cette foi prend possession de ton intelligence et de ta volonté tout entières. Là où tu te tiens dans l'humilité, sans frayeur, soumis aux impératifs des idéaux que tu t'es assignés pour la satisfaction de ton âme, quand bien même il n'y aurait aucun censeur comme témoin de tes actes. La foi seule te fait supporter les difficultés rencontrées. Pour ce que tu fais, tu ne souhaites point de récompense ni ne crains aucun châtement.

Elle est là où s'empare de ton cœur un amour profond et pur de toute haine ou rancœur, un amour où tu ne connais ni angoisse, ni remords, où ne te frappe aucun échec ou désespoir.

Elle est là où tu suis la Guidance de la sagesse et de la droite réflexion, là où tu viens à découvrir une vérité de l'univers de façon manifeste et claire, là où la voie du Vrai se présente droit devant toi, te gardant de tomber dans les ombres de l'ignorance ou la brume de l'erreur.

Elle est là où tu n'espères que le Bien, où le Beau emplit tous tes rêves, sans que tu sois source ou victime du mal ; là où la nature, ton corps, ta raison et ton âme forment cette harmonie musicale par laquelle le bonheur humain est pleinement accompli.

Elle est là où tu entends la voix de ta conscience, franche et nette, ordonnant le Bien sans confusion, conduisant sans hésitation au Vrai, comme s'il s'agissait de la Voix de Dieu" (pp. 5-6).

Ces quelques lignes donnent déjà le ton de l'ouvrage. Du Coran, aucune citation explicite n'est transcrite, et il en sera de même, sauf une fois ou l'autre (cf. pp. 134, 136), tout au long des pages que nous parcourons. Et pourtant, nous sommes constamment en présence d'une vision qui se veut authentiquement musulmane de Dieu et de l'homme. L'auteur, il est vrai, étaye le plus souvent sa réflexion de termes-clés empruntés au Livre Saint, mais ces termes sont en quelque sorte appropriés et regroupés dans une synthèse tout à fait personnelle. Ce serait une erreur de ne voir dans cet ouvrage qu'une collection de sentences ou proverbes qui n'ouvrirait que quelques brèches au donné révélé coranique pour le dissoudre ensuite en un vaste ensemble à saveur gnostique. Si les termes coraniques sont disséminés çà et là, aux grands axes du mouvement de la pensée, l'esprit du Coran est, quant à lui, constant - à ce qu'il nous semble pour le moins. Avec tout l'effort d'ijtihad que requiert une telle entreprise, l'auteur tente, à sa manière toute personnelle, de faire coïncider l'aujourd'hui de Dieu et l'aujourd'hui de l'homme. Cela l'amène à regrouper sa pensée autour d'un même centre d'intérêt que nous qualifierons volontiers de variations sur le thème de la conscience. Il est, pour ce faire, conduit à opérer une véritable "révolution copernicienne" qu'il nous faut maintenant tenter de cerner avec précision.

D) "L'itinéraire de ta vie commence à ton âme et finit à ton âme".

Entre le stade de l'homme tel qu'il est dans sa constitution fondamentale et innée et l'état de pacification auquel il parvient lorsqu'il est rassasié des Vérités Éternelles auxquelles il aspire de tout son être, il est tout un chemin, parsemé d'embûches certes, mais qui suit le tracé des aspirations, elles-mêmes innées, de l'âme humaine.

Il y a toutefois deux façons de se représenter la Droite Guidance (al-hudâ) qui achemine l'homme à l'état de perfection pour lequel il est créé. Tout d'abord, celle qui peut se résumer dans la compréhension courante, "traditionnelle" - le mot n'est pas dit, mais il est implicite dans les développements de la pensée de notre auteur - de ces versets de la Fâtihâ :

"Dirige-nous dans le chemin droit ;
Le chemin de ceux que tu as comblés de bienfaits ;
Non pas le chemin de ceux qui encourent ta colère,
Ni celui des égarés" (5).

Selon cette première compréhension, nous sommes en présence d'une vision dualiste de l'humanité ; d'un côté, les Élus, ceux qui sont l'objet des faveurs divines et sont guidés sur le Droit

chemin ; de l'autre, ceux qui sont sous l'emprise de la Colère divine et sont irrémisiblement condamnés à l'erreur. Évitant adroitement les questions et querelles théologiques relatives à la Toute-Puissance divine et à la liberté humaine ici compromises, K. Husayn s'empresse d'ajouter un commentaire qui revêt à ses yeux la plus haute importance :

"Les faibles dans la foi peuvent trouver quelque difficulté à se représenter ainsi la relation entre Dieu et eux. Il se peut que la base de cette difficulté soit la volonté de l'homme de comprendre, par sa raison, la Puissance divine. Il se peut aussi que la source en soit la faiblesse de l'homme à connaître comment Dieu conduit les humains sur le Droit chemin. Qu'elle qu'en soit l'origine, ce sentiment est un obstacle pour la foi et une telle angoisse affaiblit la foi du croyant. Mais il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'il aspire à comprendre la Guidance divine d'une façon qui n'encoure pas une telle difficulté" (p. 135).

C'est cette deuxième voie que choisit K. Husayn et, en définitive, tout son ouvrage peut être compris comme une tentative faite pour en expliciter tous les tenants et aboutissants. Concrètement, cela revient pour lui à faire jouer les "ressorts", conscients et infra-conscients, de l'âme humaine. Celle-ci est par sa nature innée, attirée vers Dieu comme l'aiguille de la boussole est attirée vers le pôle. C'est en elle-même que se trouve la base, le fondement de la Droite Guidance par laquelle elle sera amenée à prendre le chemin des Vérités Éternelles, le chemin de la Vallée Sainte. Si déviation il y a - cette déviation qui était nommée précédemment Colère de Dieu - elle est due non pas à une intervention directe de Dieu, mais à un "manque dans la nature de l'homme" (p. 135) ou à l'effet de puissances néfastes auxquelles l'homme n'a pu répondre.

"Il y a deux chemins qui t'amènent à croire d'une foi effective aux Vérités Éternelles : que tu croies que Dieu est le principe de la Droite Guidance et que ton âme en est le terme ; ou bien que tu croies que ton âme est le principe de la Droite Guidance et que Dieu en est le terme. Tu peux choisir le chemin le plus accessible à ton âme. Les deux conduisent au Droit Sentier et sont l'expression d'une relation entre Dieu et toi. A toi de te la représenter comme le veut la constitution de ton âme" (p. 130).

"Il n'est pas impossible d'exprimer les vérités religieuses éternelles dans un style scientifique moderne. Et peut-être toute cette étude n'est-elle qu'un premier essai pour établir les vérités religieuses et morales sur la base de ce que nous connaissons de l'âme humaine, de sa nature, de ses caractéristiques et de l'influence qu'elle subit de la part de forces diverses qui agissent sur elle. Parmi les missions que le siècle moderne doit assumer il y a celle de prouver le fondement psychologique de la religion et le fondement psychologique de la morale" (p. 123-4).

Dans une perspective qui tente de répondre aux aspirations du monde moderne, K. Husayn table essentiellement sur l'appel à l'Infini qui définit l'homme dans sa nature innée et foncièrement orientée vers Dieu. Le critère de la Droite Guidance se trouve donc, en quelque sorte, ramené de Dieu vers l'homme, de la libre et imprévisible condescendance divine à cet appel vers Dieu qui, plus que toute autre force contraignante, définit la nature de l'homme. "L'itinéraire de ta vie commence à ton âme et finit à ton âme" (p. 73 ; cf. de même : pp. 85 et 88). Entendons : dans son pèlerinage terrestre, l'homme puise son énergie dans l'attraction naturelle qui l'oriente vers Dieu. Fausser ou contraindre, sous quelque forme que ce soit, ce "champ magnétique", c'est-à-dire se priver volontairement de Dieu, cela reviendrait pour lui à ne pas être véritablement homme. Quant au terme du pèlerinage, il correspond à la pacification de l'âme (al-nafs al-mutma'inna) ou, pour reprendre le langage propre de K. Husayn, à l'entrée dans la Vallée Sainte qui réalise pour l'homme cette plénitude de bonheur à laquelle il aspirait de tout son être.

Compte-tenu de l'inspiration musulmane qui la sous-tend, cette tentative se veut davantage parlante à l'homme contemporain. Elle n'en est pas moins contraignante pour autant. En un autre lieu (6), le Dr K. Husayn avait souligné le caractère impératif et inhibitoire de ce qu'il entend par "conscience", voyant en elle "une loi de l'univers semblable aux autres lois naturelles et qui occupe la place supérieure dans la hiérarchie de ces lois". Ses réflexions de savant et de croyant l'amènent ici, dans une optique plus englobante, à relever le même caractère impératif de l'orientation naturelle de l'homme vers Dieu. L'impératif catégorique" des lois physiologiques et psychiques de la nature humaine auquel le savant est confronté quotidiennement, trouve un prolongement, un achèvement dans l'attraction de l'âme vers Dieu. Tel est le point de départ du croyant sur le Droit Sentier qui

l'acheminera vers la Vallée Sainte. C'est, croyons-nous, ce que K. Husayn appelle "la base psychologique de la religion" et "la base physiologique de la morale".

II) L'homme : un être guidé naturellement vers le Bien ; un être dont la voix de la conscience peut être atténuée par la présence de puissances d'erreur.

Dans la Cité Inique, le Dr K. Husayn parlait de trois forces qui règlent l'activité de l'homme (7) : la force vitale ou facteur d'énergie ; l'intelligence ou faculté de connaissance ; la conscience, faculté indiquant le bien et le mal, qui est en l'homme un reflet de la Lumière divine et qui accomplit le rôle négatif, "inhibitif", de "faire sentir à l'homme ce qui est mal, ce qu'il ne faut pas faire". La conscience se distingue essentiellement de la raison par son caractère moral et c'est le motif pour lequel elle est, davantage qu'elle, la caractéristique propre de l'homme par rapport à l'animal. "Le plus petit croyant est bien supérieur au plus intelligent des hommes qui ne sont pas sujets à la loi morale malgré la grandeur de leur raison".

Dans *al-Wâdî l-muqaddas* (cf. p. 52), K. Husayn revient sur cette priorité de la conscience par rapport à la raison, pour montrer notamment l'inutilité pratique de cette dernière dans les démonstrations qu'elle donne de l'existence de Dieu. Si la raison peut néanmoins avoir quelque rôle à jouer dans l'orientation de l'homme vers le bien, c'est parce qu'elle est au service d'une humanité qui, depuis de longs siècles et sous l'influx de l'inclination innée de l'âme, a déjà été orientée vers Dieu.

La note particulière de ce second ouvrage est cependant de proposer une autre trilogie de forces ou puissances par laquelle est défini l'être humain à savoir ; l'intelligence, la raison et l'âme (cf. pp. 149-54 ; 199-206). L'intelligence a pour fonction de relier entre eux les multiples objets de connaissance, sans aborder aucunement leur influence sur la conduite morale de l'homme. La raison est la faculté de connaissance qui traite des relations entre les objets connus et l'homme connaissant ; sa caractéristique première est qu'elle opère à partir du témoignage des sens. Mais elle se caractérise surtout par la "brume" qui l'enveloppe de toutes parts, autrement dit par son manque de certitude et, conséquemment, par l'angoisse qu'elle ne saurait effacer entièrement du cœur de l'homme et l'insatisfaction dans laquelle elle laisse son besoin de savoir.

Reste l'âme (al-nafs), qui est identifiée à la conscience (al-damîr) lorsqu'elle est orientée vers le bien (p. 47). C'est évidemment à elle que l'auteur voulait en venir. Semblable à l'œil du corps qui se laisse impressionner par les sensibles, sa fonction est de se laisser impressionner par le mystère (al-ghayb) et ainsi de le saisir par la foi, alors que la raison, elle, reste imperméable devant lui. La crainte du mystère correspond à l'ignorance dans laquelle nous sommes en sa présence - le mystère ne peut d'ailleurs être l'objet de connaissance rationnelle proprement dite, sinon il ne serait plus mystère -, seule l'âme par conséquent procure à l'homme le plein apaisement, soit par la foi personnelle de l'individu, soit par l'appartenance de cet individu à un groupe où la foi est à ce point ancrée qu'elle se reflète comme spontanément sur chacun des membres du groupe.

Ces quelques notations, qui pèchent à notre avis par l'absence d'un surplus d'information, nous laissent sur notre faim. L'auteur cependant, il est bon de le noter, n'a pas voulu faire oeuvre de philosophe. Il n'a pas entrepris non plus de démontrer entièrement le mécanisme du psychisme humain. Son intention est d'en arriver le plus rapidement possible au comportement moral de l'homme. C'est la raison pour laquelle il concentre au plus vite notre attention sur l'âme humaine, sur le dynamisme qui lui est inhérent.

Vision optimiste, mais réaliste, de l'homme.

"Le mal ne provient pas de la nature de l'homme" (p. 13). Ce postulat de la connaturalité de l'être humain avec le bien est, selon K. Husayn, la clé de voûte à laquelle tout l'édifice de la vie morale doit son équilibre. C'est en écoutant la voix de sa nature innée (fitra) que l'homme emprunte le Droit Sentier qui le guide vers le bien, vers Dieu source de tout bien.

K. Husayn reconnaît, il est vrai, l'existence d'une autre vision de l'homme, pessimiste celle-ci, qui est celle de la plupart des religions. L'homme y est présenté comme un roi déchu par suite de sa désobéissance et tendant foncièrement vers le mal. La voie qui mène au salut part de Dieu, et la vertu cardinale de l'homme devient non plus la fidélité à sa fitra, mais l'obéissance aux injonctions de Dieu pour pouvoir recouvrer sa dignité première (pp. 41-4).

Même si notre auteur, avec l'ouverture d'esprit qui le caractérise, avoue la part de vérité de cette deuxième vision de l'homme, n'y voyant somme toute qu'une différence de point de vue, il va sans dire que personnellement il choisit résolument l'optimisme de la première vision (8), et les quelques deux cents pages de son ouvrage visent à montrer le bien-fondé d'une telle option.

Est-ce à dire pourtant que nous sommes en face d'un optimisme démesuré qui s'aveugle sur les conditions concrètes de la vie humaine ? Certes non ! Une observation objective se charge de ramener cet optimisme à ses justes proportions. L'homme doit en effet affronter certains facteurs d'erreur qui l'attirent hors du Droit Sentier. S'y soumettre, c'est "répéter la faute d'Adam", cette faute "dont pratiquement aucun fils d'Adam n'est exempt depuis que Dieu a créé la Terre et les humains qui y vivent" (9).

De ces facteurs d'erreur, relevons : l'acédie, l'apathie et l'atrophie de l'âme. Ce dernier facteur est le résultat d'une absence de pratiques ou actes vertueux tels que la contemplation, l'ascèse, les actes culturels, etc. Il faut souligner de même la confusion ou égarement total de l'homme devant la direction à suivre, soit qu'il "marche avec le cortège", en essayant toutefois de s'imposer par la supériorité de son intelligence, soit qu'il mène lui-même le cortège en conduisant les êtres humains là où les guident spontanément leurs goûts et leurs passions. L'issue fatale de cette déviation est le shirk (péché d'associationisme qui consiste à donner des associés à Dieu), voire même, dans les cas extrêmes, le péché de kufir ou infidélité délibérée et ouvertement déclarée (p. 87) Qui plus est, le shirk peut se camoufler sous les meilleurs intentions du monde ou sous le voile des principes ou sentiments les plus élevés, comme le patriotisme, l'abnégation, l'honneur. Même le fait de se mettre à l'école d'un homme saint et vertueux ne représente pas une garantie absolument certaine d'être sur la voie du bien (pp. 91-2), à moins qu'il ne s'agisse d'un prophète infaillible, animé de la seule intention de conduire ses semblables sur le Droit Sentier.

Ces divers facteurs sont autant de sources d'erreur, car ils empêchent l'homme d'être attentif à la voix de sa conscience, à l'appel secret qui est gravé au plus profond de lui-même et qui devrait le conduire naturellement sur la voie du bien. C'est le même leitmotiv que nous retrouvons au niveau des réflexions de K. Husayn concernant le conflit dialectique entre le groupe et l'individu, entre la société et la personne. Ce sujet avait déjà été traité dans la *Cité Inique* : Il est repris ici, à tel point que l'on y a vu le problème majeur abordé par l'auteur (10).

Le conflit personne - société.

La société comme telle n'a pas de conscience. L'édification ou, au contraire, la corruption morale de la société ne sont imputables qu'aux individus. Mais si l'individu peut être cause de la falsification des rapports entre les humains, il peut aussi en être l'innocente victime. C'est surtout ce deuxième cas qui retient l'attention de l'auteur (cf. pp. 23 ss ; 93-116).

Face à l'oppression (al-zulm) du groupe, la riposte naturelle et primesautière est de répondre au bien par le bien, au mal par le mal. Une autre doctrine, la doctrine chrétienne de "la joue droite", demande de répondre au mal par le bien. Il y a là, reconnaît K. Husayn, le "summum de la perfection", à condition que cette attitude ne soit pas commandée par la timidité ou l'incapacité à remédier à la situation injuste. Mais, ajoute-t-il, ce n'est le fait que d'une minorité (pp. 93-4). Il se livre, quant à lui, à l'analyse des multiples éléments qui rendent la jonction entre les impératifs de la conscience et la fidélité au groupe extrêmement difficile et périlleuse.

Une constatation première s'impose à ses yeux : la vie en société est certes nécessaire pour l'homme, mais l'histoire nous prouve qu'elle n'est pas par elle-même un facteur de progrès moral. L'éternel dilemme de l'obéissance aux obligations du groupe et de la fidélité à la conscience personnelle n'est pas toujours résolu, loin de là, au profit de cette dernière. A quoi cela est-il dû sinon à une mauvaise répartition des humains sur cette terre, et, par conséquent, à des rapports tronqués entre eux ? Que cette répartition soit basée sur des critères géographiques, linguistiques, nationaux, patriotiques, etc., c'est un fait que nul ne saurait nier et qu'en tout cas les heurts de l'histoire se chargent bien de nous rappeler. Mais quel compte y est-il tenu des liens plus profonds et partant plus vrais que se situent au niveau des aspirations de l'âme et des convictions intérieures ? Aucun. Cette nouvelle répartition que prône K. Husayn et qu'il appelle al-taqsim al-nafsi (cf. p. 105), pourrait sembler tenir de l'utopie et lui-même reconnaît qu'elle ressemble fort à une fuite du véritable problème... ou alors un réel bouleversement de l'ordre social en place serait requis (p. 101). En fait, l'intention première qu'elle exprime est de montrer avec insistance que la conscience personnelle de chaque individu est un absolu que nulle contrainte ne saurait trahir ou violer.

Le hirmân.

Il nous reste maintenant, pour clore ce chapitre de la personnalité humaine, à suivre notre auteur dans une dernière approche qu'il veut originale et sur laquelle il revient en détail par deux fois dans son ouvrage (pp. 156-65 ; 173-96). Il s'agit, une fois encore, d'une infirmité qui peut atteindre l'âme humaine pour agir sur elle de façon sournoise et inopinée et fausser ainsi ses aspirations premières. K. Husayn la nomme : hirmân. Traduisons : privation de ce qui est dû.

K. Husayn parle ici en médecin. La science médicale, nous affirme-t-il a découvert tardivement l'existence, dans le corps humain, de ces éléments essentiels que sont l'iode, les hormones et les vitamines, et sans lesquels la vie n'est plus possible. L'importance de tels éléments, malgré leur faible dose, est ressentie surtout lorsqu'ils sont absents. Mais il n'existe, dans l'organisme humain, aucun système permettant de détecter leur absence, contrairement à d'autres besoins primordiaux comme la faim et la soif. En outre, ils ne peuvent être substitués par aucun autre élément.

Toutes proportions gardées, K. Husayn applique cette loi à l'âme humaine – il réalise ainsi son projet de prouver "la base physiologique de la morale" – pour ce qui concerne l'amour, l'appréciation du beau, la joie, et surtout la foi ; autant de constituants essentiels de l'âme rigoureusement indispensables. L'homme peut prétendre vivre sans avoir la foi ; il ne peut en fait vivre vraiment sans la foi. De même des trois autres constituants essentiels précités. Tenir compte de cette découverte apporterait sans aucun doute des éléments importants, peut-être même primordiaux, aux sciences humaines que sont la psychologie, la psychanalyse, la sociologie, la philosophie de l'histoire et la thérapeutique des cas de schizophrénie.

Relevons ce que nous est dit de la foi, puisque c'est l'exemple le plus caractéristique, même si le cas le plus fréquent de hirmân consiste dans l'absence ou les déformations du véritable amour. Une âme privée de foi est une âme mutilée. Ce qui importe, ce n'est pas de définir ce que croit l'homme, ni de chercher à savoir si l'objet de sa foi est vrai ou faux. L'essentiel est que l'âme ne soit pas privée de cette quantité minima de foi sans laquelle elle ne peut se maintenir en santé et par laquelle elle adhère sincèrement à un certain mystère" – quel que soit le nom qu'il porte –, au-delà du domaine des sens et du champ de la raison. L'urgence de cette foi est telle que K. Husayn va jusqu'à dire : "Je pense que la perte de la foi peut être considérée comme une déformation morale qui fait sortir l'homme de l'humanité" (p. 192) (11).

Tel est l'homme selon la définition du Dr Kâmil Husayn. Un être pétri de lumière, dont la voix de la conscience est le reflet de la Lumière Divine et le guide assuré sur le Droit Sentier qui mène aux Vérités Éternelles, à la Vallée Sainte. Un être cependant qui doit affronter le combat des ténèbres, qu'elles proviennent de lui-même ou du milieu social ambiant dont il est malgré tout partie prenante.

III) L'universel besoin de purification.

L'itinéraire "de l'âme à l'âme" ne doit pas être comparé à un plan incliné que l'homme se contenterait de suivre instinctivement. Si naturel que soit l'appel qui nous oriente vers elle, la purification de l'âme est bien davantage un combat quotidien, une lutte spirituelle contre les forces de pesanteur et d'égarement qui assaillent l'âme humaine. "L'homme est un animal qui essaie de se purifier" (p. 35). Tel est d'ailleurs son titre de gloire. Étant donné la situation complexe et ambiguë qui définit la personnalité humaine, c'est tout un de confesser que l'homme est naturellement orienté vers le bien et de reconnaître le caractère tout aussi naturel de son inclination vers la purification. C'est là une loi de l'âme humaine qui n'a rien d'un luxe surrogatoire, mais qui est le premier devoir de l'homme et sa dernière consolation.

Cette loi de la purification fut et est encore très souvent définie en termes de permis et de défendu, à grand renfort d'ordres et d'interdictions. Mais en définitive l'homme est doté d'une conscience qui en appelle à une pacification qui ne soit pas faite que d'obéissance à des normes extérieures lui balisant le Droit Sentier. Les critères de la purification doivent tous converger à nouveau vers leur point d'origine : la conscience, l'âme humaine en quête de pacification? La purification elle-même devient ainsi l'effort soutenu de l'âme pour réaliser ce qu'elle est, pour parvenir à la Vallée Sainte.

Et ses diverses expressions...

Tout moyen qui élève l'homme au-dessus des simples lois vitales et animales peut être considéré comme moyen de purification (cf. p. 122). Les dimensions de la réalisation plénière de la personnalité humaine sont donc extensibles, pourrions-nous dire, à la multiple variété des humains, puisque le critère ultime en est la pacification toute personnelle de l'âme. Le Dr K. Husayn nous propose cependant un choix très suggestif qui ne dissimule pas l'objet de ses préférences.

Il nous parle de l'ascèse et du retrait du commun des mortels comme une garantie possible de purification, mais non point comme une voie obligée et indispensable (p. 77). Il énumère ensuite : la foi, l'amour, la connaissance, l'appréciation du beau (p. 26 ; 117-9)... en notant que les objets de ces moyens de purification sont a priori indifférenciés.

"Le meilleur de ce qui est dans la foi, c'est la foi elle-même, quel que soit ce que tu crois. Le meilleur de ce qui est dans l'amour, c'est l'amour lui-même, quel que soit l'objet ou la personne que tu aimes. Le meilleur de ce qui est dans la connaissance, c'est la connaissance elle-même, quelque en soit l'objet" (p. 26).

"Tout ce par quoi se purifie ton âme est vrai par rapport à toi, même si ton chemin diffère du chemin d'autrui. Car le but que poursuivent tous ceux qui se purifient est la Vallée Sainte où se réalisent pour eux la pacification et la satisfaction de l'âme (ibid).

La démarche de foi, d'amour ou de connaissance - ce sont les trois cas privilégiés - est donc purifiante en elle-même, libérant les potentialités innées de l'homme, par le simple fait qu'elle le fasse sortir du cadre restreint de ses réflexes vitaux élémentaires.

Ce critère de l'agir moral de l'homme, tout personnel qu'il soit, ne doit cependant pas être qualifié de subjectif. Ce serait à notre sens, se méprendre grandement sur l'intention de l'auteur. Outre la référence constante que prend ce critère aux appels innés, et donc indépendante du libre choix humain, de la conscience, nous en voulons pour preuve les remarques ultérieures que K. Husayn ne manque pas de faire, sur l'amour tout d'abord, dont le sommet est l'amour de Dieu (p. 160), sur la foi ensuite, dont la perfection est la foi en Dieu (p. 56).

Au premier rang desquelles vient la religion.

La foi au mystère, nous l'avons mentionné plus haut, est absolument indispensable à l'équilibre et à la santé de l'âme. Elle est conjointement le facteur le plus important de purification. C'est au fond exprimer une même vérité sous deux faces différentes. Il convient en outre de souligner avec l'auteur que l'expression la plus parfaite, et donc la plus pacifiante, de la foi est celle par laquelle l'homme adhère au Bien Absolu, cette foi religieuse qui est "le lien entre Dieu et l'homme" (p. 47) et par laquelle l'homme est à l'abri de toute erreur. La foi qui se traduit en religion, et même qui s'exprime dans le cadre d'une religion, est donc la voie idéale de purification. Cela nous suffit pour reconnaître que la Vallée Sainte que vise à atteindre l'homme pèlerin n'est pas une simple projection de sa subjectivité avec tous les va-et-vient auxquels elle serait sujette, mais bien une réitération de cette Vallée de Tuwa où Moïse avait, pour la première fois, entendu la voix de son Seigneur.

A la suite de telles réflexions qui accordent délibérément la priorité à la voix de la conscience, K. Husayn voit finalement en cette dernière l'invisible trait d'union qui relie entre elles les diverses religions. Ce n'est pas un catéchisme du dialogue entre religions qu'il nous propose ; ou, pour le moins, telle n'est pas son intention déclarée. Il tient à montrer, par mode d'application des principes exprimés précédemment, que le fanatisme religieux est tout à l'opposé du chemin de la Vallée Sainte (pp. 81-2) et que tous les croyants, à quelque religion qu'ils appartiennent, sont reliés entre eux par des liens profonds qui en font des frères, des égaux (p. 25).

Les religions sont diverses, certes, notamment pour ce qui concerne les Musulmans et les Chrétiens (pp. 138-9). Une vue rétrospective de l'histoire des religions révélées elles-mêmes permet de constater une progressive évolution de l'idéal de Justice basé sur la crainte (al-nafs al-'ādila, idéal des disciples de Moïse), en passant par l'idéal d'Amour (al-nafs al-muhibba, idéal des disciples de Jésus), nous aboutissons à la religion de la Miséricorde (al-rahma), qui récapitule et parachève les deux précédentes en convoquant l'homme à cet état de pacification intérieure qui jaillit de l'Espérance (al-nafs al-mutma'inna, idéal des Musulmans) (12).

Cependant, s'empresse d'ajouter K. Husayn, si divergences il y a, elles ne sont que dans l'expression des dogmes, dans les credo-s ; elles sont dues au travail de la raison, à la différence de tournure mentale de ceux qui professent ces dogmes, ainsi qu'aux divers milieux qui sont respectivement les leurs. Mais c'est une erreur de mettre une équivalence entre dogmes et foi (p. 58), car la foi n'épouse en rien la diversité des credo-s ; elle est au contraire le témoin d'un accord beaucoup plus profond et permanent dans l'adhésion au Mystère et aux Vérités Éternelles.

Il s'ensuit que la répartition des croyants en Juifs, Chrétiens et Musulmans, telle qu'elle est comprise et admise actuellement, trahit effectivement la vérité de ce qui se trame au plan des consciences. A propos des convictions premières et ultimes d'un chacun, il serait plus approprié de parler de "disciple de Moïse" (Mûsawî), de "disciple de Jésus" ('isâwî) ou "d'adepte de l'Islam" (Islâmî). Et l'on constaterait une nouvelle répartition de l'humanité croyante qui ne recouperait nullement la première (pp. 30-1). Baser sa religion sur la crainte et l'application littérale des préceptes divins, que l'on soit Juif, Chrétien ou Musulman, c'est être effectivement "disciple de Moïse". La baser sur l'amour de Dieu et des autres, c'est être "disciple de Jésus", à quelque dénomination officielle que l'on appartienne. Finalement, centrer sa religion sur l'espérance, c'est être "adepte de l'Islam" quelle que soit l'appartenance reconnue à telle ou telle religion.

Est-ce en arriver à une "déconfessionnalisation" totale? Peut-être est-ce mal poser le problème ? Mais nous ne voyons pas, pour notre part, comment ne pas répondre affirmativement à une telle question ; d'autant plus que notre auteur emploie ici des expressions extrêmement vigoureuses :

"En réalité, il n'y a pas de vrai ni de faux en ce qui concerne le dogme (al-'aqida), car tout ce à quoi tu crois d'une foi forte, effective, purificatrice et qui te fait parvenir à la Vallée Sainte, tout cela est le vrai par rapport à toi... La foi est une partie indivise du Vrai, comme si elle était la quatrième dimension par laquelle le Vrai n'est accompli que par elle" (p. 29).

Avouons-le ! Nous sommes ici en présence d'un bouleversement des schèmes de pensée traditionnellement reçus. Une sorte d'absolutisation de l'attitude de foi, n'engageant que la conscience, et devant laquelle la diversité des dogmes est relativiste à l'extrême ou, pour être sans doute plus exact, établie sur une base qui défie toutes les frontières ou, idées communément admises.

Certains, note K. Husayn, pensent réaliser l'unité des religions par la "prédication" de leur propre religion. D'autres veulent emprunter la voie d'une compréhension qui ne soit qu'à base de raison. D'autres encore prêchent la tolérance... un moindre mal bien sûr, mais qui trahit quand même une réelle dépréciation de l'autre que l'on sait dans l'erreur, a priori. En définitive, ces trois essais de solution n'en sont que des ersatz.

Reste la "théorie de la Vallée Sainte", et elle peut, quant à elle, concilier l'inconciliable et conduire à l'intercompréhension souhaitée par le fait qu'elle amène à ne rien négliger de sa propre religion et, en même temps, à ne rien mépriser du dogme auquel adhère autrui. "Cette théorie est la seule à enseigner aux hommes que la religion part d'un point unique, à savoir l'âme humaine, et qu'elle aboutit à un point unique qui est Dieu" (cf. Pp. 63-5).

IV) La paix avec soi-même, premier pas vers un monde meilleur.

Dans un monde qui s'effrite, où les relations entre les hommes se dégradent progressivement et où l'on ne trouve de réponse à la violence que par une violence plus grande encore, la théorie de la Vallée Sainte veut relever le défi de rompre cette chaîne infernale où le mal engendre le mal. Face à la tyrannie des oppresseurs, aussi illusoire ou timorée que puisse paraître une telle solution, bannissons toute idée de vengeance et de révolte! Que l'opprimé se réfugie dans le paradis de la Vallée Sainte, conscient et satisfait de sa supériorité morale, prenant même en pitié ceux qui l'oppriment, "à la façon des habitants du Paradis qui regardent ceux qui sont dans le feu de l'Enfer" (p. 7).

Cette philosophie de l'homme et de l'histoire pourrait donner lieu à un véritable tollé de protestations. K. Husayn fait lui-même état des objections possibles à l'encontre de la méditation qu'il propose à l'homme contemporain (pp. 166 ss). Et effectivement, peu de temps après la parution de *al-Wâdî l-muqaddas*, un article était publié sous la plume d'un auteur qui ne cache pas d'ailleurs ses attaches marxisantes. La solution proposée par le Dr Kâmil Husayn, objecte-t-il, ressemble davantage à une vie dans un monde imaginaire que l'on se fabrique à soi-même. Sans doute le rapprochement

avec A. Carrel, Gandhi, Tagore ou autres est-il frappant ; mais l'idéal révolutionnaire de notre temps requiert l'appui d'hommes pleinement éveillés à leurs responsabilités, et non pas sous l'effet de la drogue que voudraient leur assener d'impénitents confesseurs de la foi (13).

K. Husayn n'en continue pas moins le cours de ses réflexions :

"Sache que la vie véridique repose sur la paix :
La paix entre toi et ton âme ;
c'est ce que réalise la foi.
La paix entre toi et tes proches ;
c'est ce que réalise l'amour.
La paix entre toi et tous les hommes ;
c'est ce que réalise le bien" (p. 16).

C'est la caractéristique propre de la Vallée Sainte que de maintenir coûte que coûte l'ordre de priorité tel qu'il apparaît ci-dessus. Non seulement la paix avec soi-même est ce qu'il y a de plus précieux pour l'homme ; c'est aussi le premier pas de la paix avec autrui. Les moyens pour y parvenir sont, rappelons-le, aussi divers que les hommes le sont eux-mêmes. "La Vallée Sainte est là où tu veux et quand tu le veux" (p. 6). Mais en même temps, rappelons-le aussi avec non moins d'insistance, c'est la religion, lieu de la foi, qui en est le moyen le plus sûr et le plus adéquat (p. 27).

"Dans tous les livres et articles du Dr Kâmil Husayn reviennent constamment le problème de l'individu et du groupe, celui de la souffrance et du bonheur et celui de la misère et de l'oppression, de la peur et du dénuement. Dans tous ces livres et articles, il aborde de telles questions avec le scalpel du médecin qui étudie, compare, tire des conclusions, puis tourne son regard vers le ciel, cherchant la solution dans le monde de la philosophie et prenant conseil de ses progrès expériences, de sa sensibilité et de sa raison. Il revient alors vers nous, porteur de décisions péremptoires et les exposant avec la clarté de celui qui a confiance dans les conclusions auxquelles il est parvenu. C'est pour cela qu'en tous ses écrits domine ce ton décisif qui nous rappelle les avis et prescriptions du médecin lorsqu'il a fini d'examiner et d'ausculter le malade et qu'il en a écouté toutes les plaintes...

L'individu et le groupe, le comportement et la conscience de l'individu au sein du groupe, tel est le plus important problème qui préoccupe l'esprit de cet auteur. Il croit en l'individu et refuse la tyrannie qu'exerce le groupe sur les prérogatives de l'individu, en considérant que le progrès moral du groupe ne viendra qu'après le progrès moral de l'individu... De cette insistance sur le rôle que joue la conscience individuelle dans le développement et l'évolution de la conscience collective, naît chez lui l'idée de la résistance à l'oppression par le recours à la Vallée Sainte où nous trouvons la guérison de notre angoisse et de notre désespoir" (14).

Le 29 juillet 1969, mourait au Caire une jeune étudiante musulmane, emportée à l'âge de vingt deux ans, par une longue et mystérieuse maladie. D'une extrême sensibilité humaine et religieuse, vibrant aux misères les plus cachées comme aux injustices les plus criantes de ce monde, il n'est pas impossible que ce trait dominant de son caractère ait influé sur le mal secret qui agit en elle jusqu'à lui ôter le dernier souffle de vie.

Peu de temps après sa mort, ses parents prirent connaissance de ses notes intimes, où elle écrit notamment que le but ultime de sa vie était la rencontre de Dieu (15). Ils découvrirent aussi les quelques livres qui accompagnèrent ses dernières méditations ici-bas et au nombre desquels figurait au premier plan *al-Wâdî al-muqaddas* du Dr Kâmil Husayn. Dans la marge des premières pages de ce livre, Nâdya - puisque c'est d'elle qu'il s'agit - s'était contentée d'écrire ce simple mot, plusieurs fois répété : "Merveilleux !... Merveilleux".

Ce témoignage, si humble et peu criant soit-il, méritait sa place, nous semble-t-il, à la fin du livre que nous venons de parcourir. Il n'efface pas comme d'un trait les difficultés et obscurités que nous avons rencontrées dans la compréhension de ce langage neuf qu'essaie de créer K. Husayn. Mais nous y voyons une preuve de l'écho que peut trouver ce langage, aux grandes heures de vérité surtout... peut-être parce qu'il traduit, à sa manière sans doute mais fidèlement, l'éternelle actualité du débat qui se joue au fond de chaque conscience.

NOTES

1. Né au Caire le 20 mars 1901. Il commence ses études de médecine en Égypte. A 21 ans, il obtient le diplôme de médecine et chirurgie de l'Université du Caire (janvier 1923). Puis il se rend en Angleterre pour compléter ses études et acquérir une spécialisation. En 1928, il est membre de la Société Royale de Chirurgie (Londres) et obtient en 1930, son magistère en chirurgie osseuse de l'Université de Liverpool. De retour au Caire, il est assigné comme maître de conférences à la Fac. de médecine du Caire, puis professeur adjoint pour les hautes études de chirurgie (1936) et professeur d'orthopédie à la Fac. de médecine du Caire (1940). En 1950, il devient Recteur de l'Université de 'Ayn-Shams (Héliopolis) et occupe ce poste quelques années. Membre d'un nombre impressionnant d'organismes ou sociétés à but scientifique, le Dr K. Husayn exerce toujours actuellement sa profession. En juin 1971, il fut invité par la T.V. italienne pour représenter l'Islam à une "table ronde" sur la prière.
2. *al-Wâdi l-muqaddas* (La Vallée Sainte), le Caire, Dâr al-Ma'ârif, 1968, 207 pp. Une traduction française de cet ouvrage est actuellement en cours.
3. Qu'on ne se méprenne pas. Il est évident que les publications à teneur religieuse abondent en Égypte, qu'elles émanent en particulier soit des shaykhs-s formés par l'Université millénaire d'al-Azhar, soit du Conseil Supérieur des Affaires Musulmanes, en partie sans doute pour contrecarrer l'influence de la Gauche plus ou moins marxisante qui est à l'œuvre dans la Vallée du Nil. Mais combien de ces ouvrages répondent effectivement aux besoins réels de la jeunesse musulmane - puisque c'est bien elle qui est en premier compromise dans le débat moderne de l'athéisme - en un langage qui soit compréhensible par elle ?
4. *Qarya zâlima*, le Caire, matba'at Misr, 1954, 234 pp. Traduit en anglais et en espagnol. Une traduction française est en cours. Cet ouvrage retrace, par tableaux successifs, l'histoire du procès et de la Condamnation de Jésus, tels qu'un musulman peut les voir. On peut consulter à ce sujet : G. C. Anawati : "Jésus et ses juges d'après "la Cité Inique" du Dr Kâmil Husayn, in *MIDEO*, II (1955), pp. 71-134. Il s'agit d'une analyse très détaillée de l'ouvrage, avec traduction d'amples extraits et mises au point sous l'angle chrétien
5. Coran, 1,6-7. Trad. Masson.
6. cf. *Qarya zâlima*. L'auteur a apporté ultérieurement quelques précisions à sa notion de "conscience". Voir : G. C. Anawati, art. cit. , pp. 77-8, note 1.
7. Voir les notations du P. Anawati, in art. cit. , pp. 74-9.
8. En une autre occasion, le Dr K. Husayn s'exprimait en ces termes : "Je pense que la grande différence entre l'Islam et le Christianisme, ce n'est pas que l'un refuse le fait historique de la crucifixion et que l'autre l'accepte, mais c'est quelque chose de beaucoup plus profond. La crucifixion suppose l'idée de rédemption, c'est-à-dire que quelqu'un souffre et meurt pour sauver les autres. Or, l'Islam n'a pas besoin de cette idée de rédemption...
Le Christianisme est un idéal qu'on ne peut que très difficilement atteindre, tandis que l'Islam propose quelque chose de beaucoup plus pratique. C'est aussi un idéal, mais il est tout près de l'homme. On peut - plus ou moins, évidemment - être un parfait musulman, mais il est très difficile d'être un parfait chrétien, parce que l'idéal chrétien est trop haut. Je crois que très peu d'hommes ont réussi à être vraiment chrétiens et que les chrétiens, même les meilleurs, même St François, je suppose, ne se sont jamais crus de parfaits chrétiens. Chez nous, par contre, l'idéal est plus près de la vie" (in *MIDEO*, VIII (1964-66) pp. 361-2). Voir encore à ce sujet : *al-Wâdi l-muqaddas*, pp. 138-9 où l'auteur reprend les mêmes idées.
9. *al-Wâdi l-muqaddas*, p. 206. Malgré la similitude dans les expressions employées, l'auteur n'a nullement l'intention de faire siéner la doctrine chrétienne du "péché originel". Il veut uniquement souligner la quasi-universalité des facteurs d'erreur qui agissent sur l'homme, y voyant un fait acquis dont le mode de transmission n'est pas abordé, et par conséquent la nécessité de la lutte purificatrice que l'homme doit mener pour contrecarrer leurs effets néfastes.
10. Suhayr al-Qalamawî, in *al-Magalla*, le Caire, avril 1969, pp. 76-8.
11. Pour ne pas allonger démesurément ce compte-rendu, nous ne parlons pas ici d'une autre maladie "privative" qui atteint, elle, le groupe humain comme tel. Il s'agit de l'absence de liberté de pensée. On pourra consulter à ce sujet les pp. 193-6 de l'ouvrage.
12. Il faut ajouter l'idéal des Bouddhistes qui est "peut-être" (sic) "l'âme délivrée" (al-nafs al-mutakhallisa). Pour ce développement, voir les pp. 147-8.
13. 'Abd al-Jâlil Hasan, in *al-Kâtib*, le Caire, nov. 1968, pp. 84-91. Notons en outre la teneur marxisante des remarques qui concluent ce même article : la conscience n'est pas innée en l'homme. C'est un phénomène acquis, qui se définit en fonction du milieu et de la société. "C'est la voix secrète de la société à l'intérieur de l'individu".

14. Suhayr al-Qalamâwî, art. cit.
15. Ces notes, jointes à de nombreux commentaires, ont été recueillies par le père de la défunte en un volume qui vient d'être publié : *Hilmî Sallam, Innî Sâ'ida*, le Caire, Dar al-Ma'ârif (coll. Iqra', n° 343), 1971, 158 p.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--